



## Secrets d'invisibles

*Du même auteur :*

*Long est le temps*

*Gustave, Eusèbe, Noémie et les autres*

*Sur les Sentiers de la Vie...*

*Photo de couverture :*

*Cerise Alexandra*

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur ou du centre français du copyright, 6, rue Gabriel-Laumain, 75010 Paris.

© **GUNTEN**, 2010  
10, Place Boyvin - 39100 Dole  
978.2.914211.89.5

# Secrets d'invisibles

Gérard OLIVIER

**GUNTEN**

« Toute ressemblance avec des personnes vivantes  
ou ayant existé ne serait que pure coïncidence ».

*« ... Depuis des lustres, sur les cadrans solaires, la  
marque du temps vacille par temps clair et donne au  
regard attentif l'image d'une vague hésitation, qui  
cependant demeure déterminée.*

*Cette marque caresse la pierre en silence, s'estompe  
au passage des nuages, puis se manifeste à nouveau  
pour disparaître dès l'arrivée du crépuscule.*

*Poursuivant sa course selon un cycle immuable, elle  
reparaît inlassablement après les frissons de l'aurore du  
nouveau jour qui s'élève au-dessus de l'horizon.*

*Ainsi ponctue-t-elle l'épopée grandiose de la tradi-  
tion qui perpétue la transmission de la Grande  
Lumière...»*

Il arrive parfois que notre premier souvenir remonte à la surface de nos pensées pour leur rappeler un point précis situé dans le temps qui, loin d'être la fin d'une situation, procède au contraire à l'allumage d'un feu étrange sur lequel la vie ne cessera de souffler.

Certains de ces feux s'éteignent au moindre orage, d'autres – plus ardents – résistent aux intempéries bien que tous soient destinés à devenir de la braise puis de la cendre.

Le seul mérite que l'on doit leur reconnaître c'est qu'en élevant leurs flammes au-dessus de leur foyer, ils tentent – chacun à leur manière – de se rapprocher de la Grande Lumière avant que la mort mette un terme à leurs efforts.

Sont-ils aussi vains qu'ils le paraissent, ces efforts ? Rien n'est moins sûr, d'autant que chaque feu est porteur d'un nombre attribué par le temps, une sorte de clé d'or destinée à ouvrir des portes inconnues dont l'avenir ne souhaite qu'une chose : qu'elles soient toutes ouvertes.

Né le treize d'une année sombre, j'étais loin de penser que ce nombre ponctuait ma vie dans ses moindres détails. Je ne m'attendais pas à ce que ma destinée soit marquée par le sceau de la mort et plus

particulièrement par ce nombre treize qui porte en lui, à la fois, la rupture entre le passé et l'avenir, la beauté de la perfection et la puissance de certains esprits que l'on dit appelés à l'invisibilité ou mieux encore, à l'immortalité.

Lorsque je dis être marqué par le signe de la mort, c'est que mon premier souvenir en témoigne à travers l'image du visage d'une vieille femme inconnue qui, alors que je marchais dans la rue à côté de ma mère, lui dit en me caressant les cheveux : « Vous avez un gentil petit garçon... »

Puis se rapprochant de moi, me murmura à l'oreille : *« Ne crains rien mon petit, je sais que tu mourras deux fois dans ta vie, peut-être même plus... Ne crains rien, ces morts seront très fortes mais aussi très belles, car ce seront des morts qui t'apprendront à ne plus avoir peur... »*.

J'ignorais à l'époque, qu'à la suite de l'intervention insolite de cette inconnue, se lèverait le rideau de la scène d'un théâtre secret où se déroulerait la représentation de mon destin.

J'ignorais que le rôle d'homme qui m'était assigné évoluerait entre les ténèbres, la lumière et la mort, sous des formes diverses.

Plus tard, je crus comprendre que mourir plusieurs fois, suivant les prédictions de cette inconnue, était invraisemblable. Selon ce que nous en savons, quand on est élu par l'Eternel Orient, ce privilège est sans appel.

Il ne pouvait donc s'agir que d'autres morts plus subtiles à caractère plus imagé, plus spirituel, plus philosophique, plus symbolique, plus initiatique peut-être... mais ce n'était que des suppositions...

D'un tempérament dissipé, les études sérieuses n'étaient pas dans les cartons de mes projets. J'étais plutôt attiré par l'écriture, le dessin, les fables, les récitations, les aventures, les contes et les légendes...

L'écriture : Ah le bruit de la plume qui gratte le papier en faisant des pleins et des déliés ! Pour moi, tout ce qui touchait à son univers fantastique était un hommage rendu à la beauté.

Ah, les mystères de la beauté ! Ah, la beauté des mystères !

En pensant à cela, j'ignorais que l'avenir me servirait généreusement.

*Des années plus tard...*

Je me souviens de ce treize juin comme si c'était hier. En mettant le premier pied à terre, je ne pensais pas que ce jour-là serait différent de ceux que j'avais connus auparavant : un pas de plus dans le sable du désert, un pas qui s'efface au moindre souffle de vent, un pas anonyme dans l'univers de la poussière.

C'était un jour qui semblait identique à tous ceux qui l'avaient précédé ; les uns émaillés de plaisir, de couleurs et de rires ; les autres alourdis de souvenirs qui ne cicatrisent jamais.

J'avais l'habitude de faire chaque jour le point sur ce que j'avais réalisé la veille, et de réfléchir sur ce que j'avais fait ou sur ce que j'aurais dû faire selon le programme que je m'étais assigné le matin, suivant des prévisions imaginaires. Une fois établi, ce point rejoignait les autres dans l'ancre de ma mémoire où je puisais parfois des ressources pour faire face à une situation donnée. En fait, ce procédé me permettait d'enregistrer ces milliers de petits détails que certains appellent l'expérience, mais cela n'était en fait que le quotidien, rien qui vaille la peine d'être souligné davantage.

En ce treize juin, je pensais que s'inventer une architecture de pensée, se construire un univers au sein duquel on se sent à l'aise, apprendre à tailler, à rogner, à rectifier, à réfléchir, était la motivation naturelle de chacun dans l'unique but d'améliorer sa raison d'être, et que les hommes n'avaient pas attendu ma naissance pour réfléchir sur ces choses simples.

Plus tard, j'observais que chacun avait l'occasion, dans sa vie, de se retrouver en face de son treize juin, de son vingt novembre, de son quinze janvier ou de son trente et un mars, sans pour autant y prêter attention.

Ce faisant, je relevais que nombreux furent ceux qui moururent comme ils vécurent sans attacher la moindre importance à ce jour, à leur jour, qui passa dans leur vie comme filent les nuages et les brises du soir.

Ainsi n'avaient-ils dû attacher d'importance qu'aux matins de ciel bleu, par facilité, paresse ou égoïsme, ignorant – sans doute – qu'un ciel trop pur engendre la sécheresse, alors qu'un ciel nuageux, porteur de tourmente, est aussi messenger de fertilité.

Ne vous étonnerais-je donc pas si je vous dis avoir rencontré diverses sortes de gens, dont la plupart – tout au long de leur vie – ne pensèrent à rien ou alors à des choses si futiles qu'ils en oublièrent de s'attarder sur l'essentiel.

Une apparence parmi tant d'autres, voilà ce à quoi ils se sont employés à être, sans s'apercevoir que, faute d'avoir prêté attention à leur jour fatidique, ils rejoindraient ces absences de lumière contre lesquelles je luttai depuis toujours ; absences qui survivent uniquement parce qu'elles se réfugient derrière une chose, un objet, un sujet, une idée, une action.

Tributaires de l'existence de leur refuge, toutes ces apparences me faisaient l'effet de touchantes solitudes, d'espérances désemparées, qui poussaient les uns à parler tout seul avec des partenaires imaginaires, les autres à divaguer face à leur miroir.

Décidé à tout entreprendre pour éviter de sombrer dans de tels errements, je me lançais dans diverses actions.

La vie étant un combat de chaque instant, je décidais d'affronter ce que j'estimais être la cause de la ruine de l'âme, pour donner une beauté à la réalité que je percevais avec un autre visage, car je la voulais aussi plus noble, plus universelle pour l'homme. Dans cet état d'inconscience, défendant les couleurs de ce que je croyais être celles de grandes causes, j'ignorais en faisant mes premières armes que je me dispersais et perdais en même temps un peu plus l'espoir de voir – un jour – se réaliser mon idéal.

Déçu par l'académisme des systèmes en place qui ne sont que des organisations où l'on se dispute le pouvoir et les honneurs, je me surpris à penser que même les plus grandes idées finissent par sombrer dans l'oubli, et à plus forte raison ceux qui les servent par convention ou par opportunisme.

Cependant, bien que l'envie de m'opposer aux règles établies de manière conventionnelle m'invitait au cynisme, je ne pouvais m'empêcher de dire à la rose qu'elle était belle, que son parfum m'enivrait et qu'elle participait au bonheur du jour présent. Je ne pouvais réfréner mon élan au seul prétexte qu'au lendemain du jour de sa splendeur elle serait inexorablement condamnée à flétrir puis à faner.

Sur l'instant, j'ignorais encore si mon idéal aurait pour destin celui d'une rose. A défaut d'être aussi beau, il portait le parfum de la jeunesse et ça me suffisait.

Puis le cours des choses me confirma que si du haut des étoiles on peut considérer que sur terre il ne se passe jamais rien, il n'en demeure pas moins – après avoir réalisé ce constat – qu'on ne peut rester les bras croisés en attendant que la mort vienne nous cueillir comme un brin d'herbe folle qui n'aurait pas, auparavant – par paresse ou par négligence – pris soin de s'égrener.

J'en revenais à mon point de départ en ayant, toutefois, avancé d'un pas.

Agir, il me fallait agir pour que l'action provoque le mouvement, que le phénomène d'entraînement puisse me faire avancer là où je devais aller, du moins je le croyais.

J'étais convaincu que je devais aller quelque part. Où ? Je n'en savais encore rien, cependant je m'y précipitais.

Ainsi, en ce treize juin, je m'attardais sur quelques réflexions et souvenirs ignorant qu'en fin de journée un évènement sans précédent allait modifier mon destin.

En mon for intérieur, je remettais les choses à leur place et pensais que la vie de l'homme n'est qu'un corridor où l'on ne fait que passer.

On rentre un beau matin par une porte, on en sort par une autre en fonction de la manière dont les dés sont jetés. Entre les deux, un lieu d'attente où il y a beaucoup de monde. On fait les cent pas, on essaye d'avancer comme on peut sans toujours se rendre compte que l'on se dirige, malgré tout, vers la sortie. On se pousse, on se bouscule, on se piétine, on se bat pour défendre sa place

et pour se prouver qu'on existe. On rencontre des gens qui sont dans la même situation, ou presque. Les uns pensent, les autres agissent, certains rêvent, d'autres encore font de leurs lauriers une litière, très peu osent rire, il y a tellement de malades ! Tellement de sujets incurables, atteints de maux les plus divers, à qui on laisse prendre le pouvoir, que pour prendre le pouvoir dans les conditions où ils le prennent, il faut vraiment être malade.

Tout cela n'est pas particulièrement drôle, mais qu'advierait-il s'il n'y avait dans ce corridor que des bien-portants qui refusent le pouvoir ?

Il y a bien quelques artistes, cependant on ne peut pas compter sur eux, ils sont trop imprévisibles, encore que... ne leur doit-on pas ce qu'il reste de plus beau de notre histoire ?

On avance, on se bouscule, on se bat. On aime les uns, on hait les autres pour tenter d'échapper à son sort, mais ce ne sont que des tentatives. Peut-on échapper au sort ? Ne sommes-nous pas le marionnettiste qui tire les ficelles de notre propre marionnette ?

On aime, on se hait. Il arrive parfois qu'on haïsse ceux qu'on a follement aimés, rarement le contraire. On a toujours de bonnes raisons pour haïr, en avons-nous de même pour aimer ? La question n'est pas à poser. Quand on aime, on aime, n'est-ce pas la réponse à bien des questions ? On aime un point c'est tout ! Et quand l'amour nous abandonne, quand nous n'éprouvons plus le besoin d'aimer, le temps se charge du reste. Il nous invite à vider nos poches et nous contraint à partir ; alors on s'en va là où on doit aller dans le sommeil de l'éternité où il ne sert à rien de rêver à se remplir les poches.



Oui, remettons les choses à leur place, disais-je. Posons-nous les bonnes questions, peut-être obtiendrons-nous les bonnes réponses.

Parfois, l'une d'elles se glissait dans les rimes d'un poème mais ce n'était qu'une vérité poétique, rien de plus. Cependant, je faisais de plus en plus confiance à mon encrier, car je pensais qu'écrire était un véhicule comme un autre pour descendre au fond de moi-même – comme un pêcheur d'éponges – et revenir à la surface après avoir récolté de vraies réponses à mes interrogations, vierges de toute souillure.

Ainsi, progressivement, je comprenais qu'il me fallait donner une priorité à l'écriture pour animer des images qui sommeillaient encore dans un livre qui restait à écrire.

Après avoir réalisé plusieurs essais, notamment sur « Ce que l'homme a le devoir de faire de sa liberté », « La sacro-sainte confusion entre l'emploi et le travail », « L'amour du silence face aux silences de l'amour », « Les ombres de la lumière », « La différence entre la poésie des couleurs et les couleurs de la poésie », « Le savoir du néant », « Le médecin de l'honneur face à l'honneur de la médecine », etc. Je m'apprêtais à mettre en chantier une réflexion sur « Le dynamisme des coïncidences » lorsqu'on sonna à ma porte.

C'était un jeune et grand garçon d'allure ordinaire, au teint halé, aux cheveux bruns légèrement ondulés, qui tenait sous son bras gauche un casque de moto de couleur noire et dans sa main droite une grande enveloppe blanche.

— Monsieur Garamond, me dit-il d'un ton interrogateur.

— Oui, c'est ici.

— Tenez, ce courrier est pour vous.

— Merci, lui dis-je surpris.

Puis, après m'avoir fait signer un reçu, je lui remis une pièce pour sa course, et il repartit comme il était venu.

Nous étions le treize juin ; un treize juin dont je me souviens comme si c'était hier !